



HISTOIRE ABRÉGÉE

de la statue du

# SAINT ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

*d'après l'ouvrage allemand*

*R. P. Mayer, de la Congrégation du T. S. Rédempteur  
approuvé par l'Archevêché de Prague*

PAR MGR CH. D. H.



NAMUR

Jacques Godenne, imprimeur-éditeur, rue de Bruxelles, 13  
(Même maison à Liège)

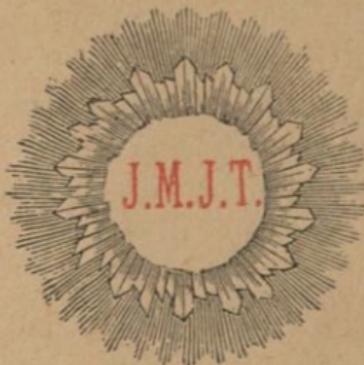
MDCCLXXXIX.

La statue du Saint Enfant Jésus de Prague

HISTOIRE ABRÉGÉE  
de la statue du  
SAINT ENFANT JÉSUS  
DE PRAGUE

*d'après l'ouvrage allemand  
du R. P. Mayer, de la Congrégation du T. S. Rédempteur  
approuvé par l'Archevêché de Prague*

**PAR MGR CH. D. H.**



**NAMUR**

*Jacques Godenne, imprimeur-éditeur, rue de Bruxelles, 13  
(Même maison à Liège)*

**MDCCCLXXXIX**

# La Confrérie de la Sainte Enfance de Jésus

*a été érigée le 27 février 1889*

*en l'église des Religieuses Carmélites de Namur*

*par décret de S. G. Monseigneur Bélin*

*Révérendissime évêque de Namur*

---

On peut se procurer au Couvent des dites Religieuses, rue Saint-Aubain, des chapelets, des médailles, des images du Saint Enfant Jésus et le présent ouvrage.

On peut aussi y obtenir les renseignements nécessaires pour l'érection de la Confrérie.



120271



## PRÉFACE

POUR répondre au vœu des pieuses vierges du Carmel de Namur, nous publions l'*Histoire abrégée de la statue du Saint Enfant Jésus de Prague*. Nous l'avons tirée de l'ouvrage allemand du R. P. Mayer de la Congrégation du Très Saint-Rédempteur. Le lecteur trouvera sans doute, comme nous, cette histoire très intéressante et très édifiante.

Notre but est de glorifier Notre Seigneur Jésus-Christ en faisant connaître et aimer la suave dévotion à sa Sainte Enfance.

Les Carmélites de Namur ont, depuis quelques mois, placé dans leur chapelle une très belle reproduction de la statue de Prague; déjà elle y est vénérée par un bon nombre de personnes pieuses, et plusieurs grâces spéciales y ont été obtenues. La Confrérie de la Sainte Enfance de Jésus a été aussi établie dans

cette chapelle, le 27 février de cette année, par un décret de S. G. Mgr Bélin, révérendissime évêque de Namur; et nous avons la ferme assurance qu'elle contribuera puissamment à augmenter la dévotion et la confiance des fidèles envers le Divin Enfant.

Nous offrons, avec confiance, cet opuscule au public chrétien, et nous supplions l'Enfant Jésus de le bénir et d'en faire l'instrument, tout modeste qu'il soit, de la diffusion de son culte et de son amour dans les âmes.

O Jésus, qui donnez les vraies joies au cœur, dont la présence surpassé toute douceur, que nos voix répètent votre Nom, que notre vie reproduise votre Vie sainte, que nos cœurs vous aiment ici-bas et dans le ciel, où vous serez notre récompense! (*Hymne du Saint Nom de Jésus.*)

Ch. d. H.

25 mars 1889.



## INTRODUCTION

**N**ous croyons utile de faire précéder l'histoire de la statue du Saint Enfant Jésus de Prague de quelques courtes notions doctrinales sur le culte des images, tel qu'il est pratiqué dans l'Eglise, et sur la dévotion à la Sainte Enfance de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Il est toujours très important d'éclairer les fidèles sur les dévotions qu'on leur propose, afin que, les connaissant mieux, ils les pratiquent avec plus d'intelligence et de ferveur et s'y attachent, par conséquent, davantage.

### I. Le culte des saintes images

Les saintes images sont celles qui représentent Dieu, ou Notre Seigneur Jésus-Christ, ou la Sainte

Vierge, ou quelque saint, ou des choses saintes, comme les sacrements, le baptême de Notre Seigneur.

Par images on entend, d'une manière générale, les statues, les peintures, les tableaux de tout genre.

Dès les premiers siècles, le culte des images a existé dans l'Eglise, et toujours ceux qui en attaquaient la légitimité ont été condamnés par elle comme hérétiques.

Le Concile de Trente, en définissant la doctrine catholique contre les protestants, fait admirablement ressortir l'utilité du culte des images : « Les évêques feront entendre avec soin, dit-il, que les histoires des mystères de notre Rédemption, exprimées par des peintures ou par d'autres représentations, sont utiles pour instruire le peuple et pour l'affermir dans l'habitude de se souvenir continuellement des articles de la foi; de plus, que l'on tire encore un avantage considérable de toutes les saintes images, non seulement en ce qu'elles servent au peuple à lui rappeler les faveurs et les biens qu'il a reçus de Jésus-Christ, mais parce que les miracles que Dieu a opérés par les saints et les exemples salutaires qu'ils nous ont donnés sont, par ce moyen, continuellement exposés aux yeux des fidèles, afin qu'ils en rendent grâce à Dieu et qu'ils soient excités à conformer leur conduite à celle des saints, à adorer Dieu, à l'aimer et à vivre dans la piété (1). »

---

(1) Concile de Trente, session XXV.

---

Les saintes images sont donc à la fois un enseignement populaire des vérités de la religion et une douce prédication des vertus chrétiennes.

Le culte des saintes images n'est pas, comme voudraient le faire croire les protestants et les impies, un culte entaché de superstition ou d'idolâtrie. L'honneur que nous rendons aux images, les prières que nous faisons devant elles, ne s'adressent pas aux images elles-mêmes, mais à ceux qu'elles représentent. Nous n'attribuons aux images aucune vertu secrète, nous ne disons point que celui qui est représenté s'y trouve d'une manière quelconque : ainsi donc, pas de superstition. Et puis, nous n'adorons pas les images, nous les honorons : donc, pas d'idolâtrie.

Le culte des images est, du reste, conforme à la raison et à ce qui se passe chaque jour dans la vie ordinaire. Nous honorons le portrait des grands hommes, de nos parents, de nos amis, et pourquoi ne pourrions-nous pas faire la même chose quand il s'agit des saintes images ?

## II. Le culte des images miraculeuses

On appelle images miraculeuses celles au moyen desquelles ou devant lesquelles Dieu, pour récompenser la foi de ses serviteurs, a fait des miracles ou accordé des grâces extraordinaires. On comprend aisément qu'il est permis d'honorer ces images d'un

culte particulier, puisqu'à leur occasion ou par elles Dieu accorde des faveurs tout exceptionnelles.

Sans doute, — et personne ne songe à le contester, — Dieu distribue ses faveurs partout où il lui plaît et comme il lui plaît, selon les desseins de son infinie sagesse. Mais n'a-t-il pas le droit de les donner plus facilement ou plus généreusement quand on prie en tel endroit déterminé ou devant telle image, telle statue qu'il aime à voir honorer plus que d'autres? Le nier, ce serait limiter la puissance même de Dieu et vouloir être plus sage que lui.

Est-ce que Notre Seigneur Jésus-Christ, durant sa vie mortelle, n'a pas fait à Capharnaüm des miracles qu'il refusait de faire à Nazareth, sa patrie? Il en indiquait le motif : c'est que ces miracles étaient plus utiles à Capharnaüm qu'ils ne l'eussent été à Nazareth.

Et dans l'Ancien Testament que voyons-nous? Les Israélites blessés dans le désert par les serpents de feu étaient guéris en regardant le serpent d'airain érigé par Moïse, et non en regardant l'arche d'alliance, pourtant si sainte et si vénérable. Pour faire tant de prodiges en Egypte, pour ouvrir les flots de la mer Rouge, pour faire sortir l'eau du rocher, pour vaincre les Amalécites, Moïse devait, par l'ordre de Dieu lui-même, se servir d'une verge, non pas d'une verge quelconque, mais de celle qu'il tenait à la main quand le Seigneur lui apparut dans le buisson ardent.

Au reste, des faits nombreux et établis par des témoignages irrécusables démontrent à toute évidence

que Dieu accorde des grâces et des faveurs extraordinaires quand on va les demander devant telle image ou statue, quand on invoque en tel lieu déterminé un saint qui y est particulièrement honoré, quand on prie la Sainte Vierge sous un vocable spécial, par exemple sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes, de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame de Hal, de Notre-Dame du Rempart, etc.; et c'est là ce qui explique la préférence marquée et constante des fidèles pour certains sanctuaires et le nombre toujours croissant des *ex-voto* qui en tapissent les murailles et les voûtes.

On peut dire ici, en toute vérité : « La voix du peuple, c'est la voix de Dieu.—*Vox populi, vox Dei.* »

Ainsi la croyance aux images miraculeuses et le culte particulier qu'on leur rend reposent sur des faits nombreux et certains, et ils sont conformes aux enseignements de nos divines Ecritures.

### III. La statue du Saint Enfant Jésus de Prague

Parmi les images miraculeuses, l'une des plus célèbres, du moins en Allemagne et en Autriche, c'est certainement la statue du Saint Enfant Jésus de Prague. Son histoire, que nous publions d'après le livre du R. P. Mayer, et les faveurs obtenues par elle démontrent parfaitement son caractère miraculeux. Le lecteur n'aura point de peine à s'en convaincre.

Puisse notre opuscule faire connaître et vénérer davantage encore cette statue miraculeuse, et daigne le Divin Enfant n'être pas moins prodigue de ses faveurs pour la Belgique que pour les autres pays!

#### IV: La dévotion à la Sainte Enfance de Jésus

Nous ne pouvons mieux faire connaître l'origine, le but, les avantages et le caractère spécial de la dévotion à la Sainte Enfance de Jésus qu'en empruntant au *Manuel des dévotions de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement* (1) la Notice qu'il contient sur l'*Archiconfrérie de la Sainte Enfance de Jésus*.

« La dévotion à la Sainte Enfance de Jésus a pour but d'honorer Notre Seigneur Jésus-Christ dans les douze années de son Enfance, d'imiter les vertus qu'il a pratiquées pendant ce temps et de contribuer à renouveler le mondé par la grâce de la Sainte Enfance du Sauveur, en y rétablissant par l'innocence et la simplicité chrétienne le règne de Dieu, que la malice et la duplicité y ont détruit.

» Elle fut établie par la sœur Marguerite du Très Saint-Sacrement, ainsi qu'il est expliqué plus loin, dans la préface de l'ancien manuel.

» Elle commença d'abord au couvent des Carmélites

---

(1) A Dijon, chez Marchand, imprimeur de l'évêché, 1870.

de Beaune le 24 mars 1636; elle comptait neuf membres, en l'honneur des neuf mois que le Divin Sauveur a passés dans le sein de sa mère; mais elle devint bientôt beaucoup plus nombreuse et se répandit rapidement dans la ville de Beaune et la province de Bourgogne, puis dans toute la France et même dans les pays étrangers. Elle fut érigée canoniquement par l'ordinaire, Mgr l'évêque d'Autun, puis approuvée et enrichie de grandes indulgences par un bref du pape Alexandre VII du 24 janvier 1661. Après la révolution de 1789, elle a été rétablie canoniquement *telle qu'elle était établie autrefois dans l'ancien monastère des Carmélites, et avec toutes les prérogatives dont elle a joui depuis son établissement*, par ordonnance de Mgr Dubois, évêque de Dijon, datée du 20 décembre 1821, et signée de M. l'abbé Collin, son vicaire général; enfin Notre Saint-Père le pape Pie IX lui a accordé de nouvelles indulgences par son bref du 27 juillet 1855, et, par celui du 4 décembre suivant, il l'a érigée en archiconfrérie, avec le droit de s'associer d'autres confréries du même titre et de leur communiquer ses priviléges.

» La sœur Marguerite avait établi cette association sous le nom de la *Famille* du Saint Enfant Jésus, de la Sainte Vierge et de saint Joseph; elle voulait que les associés fussent nommés les *domestiques* de la Sainte Famille, ou les *familiers* du Saint Enfant Jésus, c'est-à-dire les membres de sa famille et les habitants

de sa maison, pour indiquer les liens intérieurs de piété, de dévouement et d'amour qui devaient les unir avec Jésus, Marie et Joseph.

» On doit surtout s'appliquer, dans cette association, à honorer la Sainte Enfance du Sauveur, à imiter son innocence, sa pureté et sa simplicité et à méditer attentivement les mystères de son Enfance et les grandes leçons de vertu qu'ils donnent au monde. La sœur Marguerite a elle-même résumé l'esprit de cette dévotion dans les seize avis concernant les devoirs des domestiques de la famille du Saint Enfant Jésus, qu'on trouvera plus loin, et qu'on ne saurait assez méditer.

» Le siège de l'Archiconfrérie de la Sainte Enfance de Jésus est à Beaune, dans la chapelle des Carmélites, et c'est là qu'on doit se faire affilier. Les principales conditions pour avoir droit aux indulgences et autres avantages de l'Association sont de se faire inscrire sur le registre tenu à cet effet au couvent des Carmélites de Beaune et de réciter tous les jours le petit chapelet dont il est question plus loin.

» Les autres pratiques et prières, comme le petit office, les antiennes et diverses dévotions et oraisons, ne sont que de conseil, bien qu'on doive les réciter au moins de temps en temps, quand on le peut. Ainsi cette dévotion à la Sainte Enfance est plus intérieure qu'extérieure, plus dans le cœur que dans les paroles; elle oblige surtout à changer de sentiments et de conduite, et appelle tous les chrétiens à honorer Jésus

Enfant et à sanctifier leur vie chacun dans leur état par l'imitation de ses vertus, comme autrefois il a sanctifié dans son berceau les bergers et les rois en les laissant chacun dans l'état où la sainte Providence les avait placés.

» Les indulgences accordées aux membres de cette association par les brefs du 24 janvier 1661 et du 17 juillet 1855 sont :

» 1<sup>o</sup> Une indulgence plénière le jour de leur réception dans l'Archiconfrérie et une autre le jour de leur mort;

» 2<sup>o</sup> Une indulgence plénière qu'ils peuvent gagner chaque année le jour de Noël, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste; le jour de la fête de saint Joseph et de sainte Anne, et le dimanche dans l'octave de l'Assomption, en visitant l'église ou la chapelle de l'Association et en y priant selon les intentions du Souverain Pontife;

» 3<sup>o</sup> Une indulgence de sept ans et sept quarantaines, quand ils visitent l'église ou la chapelle de l'Association et y prient selon les intentions du Souverain Pontife aux fêtes de la Circoncision et de la Purification, de l'Invention de saint Etienne, premier martyr, et le 13 novembre, fête des Saints Patriarches.

» La même indulgence leur est accordée quand ils assistent aux messes, offices ou réunions de la Confrérie, aux processions prescrites par l'Eglise et aux enterrements, quand ils accompagnent le Très Saint Sacrement qu'on porte aux malades; quand ils reçoivent des pauvres dans leurs maisons, réconcilient les

ennemis, instruisent les ignorants, convertissent les pécheurs et font quelques autres œuvres de piété et de charité.

» 4° Une indulgence de trois cents jours quand ils récitent dévotement le petit chapelet de l'Archiconfrérie. »

### Protestation

Pour obéir aux décrets d'Urbain VIII, nous déclurons ne revendiquer qu'une foi purement humaine pour les faits rapportés dans l'histoire du Saint Enfant Jésus de Prague, et nous soumettons pleinement ce livre et notre personne à l'autorité et au jugement de la Sainte Eglise.

---



## CHAPITRE PREMIER

### Eglise de Notre-Dame de la Victoire

Ferdinand II et la guerre contre les protestants (1620). — Le Père Dominique de Jésus-Marie. — Tableau de Strakonitz. — Victoire de Prague. — Erection à Prague d'un couvent de Carmes et de l'église Notre-Dame de la Victoire (1624). — Etat actuel de cette église. — Eglise Sainte-Marie de la Victoire à Rome; sa destruction en 1883.

L'EMPEREUR Ferdinand II d'Autriche venait à peine de prendre possession de la couronne royale de Bohême et du sceptre impérial d'Allemagne que les protestants de ces pays s'armèrent de toutes parts pour les lui enlever et faire triompher l'hérésie.

Ferdinand, en ce pressant danger, fit appel à la fois au concours des princes fidèles et au secours d'en haut. Il demanda instamment à Rome et obtint que

le général des Carmes déchaussés, le Père Dominique de Jésus-Marie, fût envoyé en Allemagne pour encourager les armées catholiques par sa brûlante parole et pour les aider de ses ardentes prières.

Il arriva le 20 juillet 1620 au camp impérial, et suivit dans leur campagne les troupes qui combattaient pour la foi. Dès ce moment, il leur prodigua des secours spirituels de toute sorte, et il excita leur ardeur par d'éloquentes exhortations et par la prédiction d'une victoire certaine.

Dans un vieux château près de Strakonitz, l'homme de Dieu trouva un tableau, haut d'un pied et demi, couvert de boue et profané par les protestants. Il le nettoya avec grand soin et découvrit sous la boue une représentation charmante de la naissance du Christ. C'était la Mère de Dieu agenouillée devant le Christ nouveau-né; par derrière, saint Joseph tenant une lanterne à la main, et dans le fond deux bergers. Tous ces personnages, à l'exception de l'Enfant Jésus, avaient les yeux percés de coups de poignard. Dominique prit l'image sacrée avec lui et la montra maintes fois aux soldats en marche pour ranimer leur vaillance. Aussi, lorsque les deux armées se rencontrèrent sous les murs de Prague, le 1<sup>er</sup> novembre 1620, à la parole de Dominique, les impériaux, bien que dans une position défavorable, se précipitèrent sur leurs ennemis et remportèrent une victoire complète. Cette victoire écrasa le parti protestant en Bohême et sauva la foi menacée.

Pour reconnaître les services que lui avait rendus le Père Dominique, Ferdinand II fonda divers monastères de son ordre à Vienne, à Gratz en Styrie et à Prague. Il y avait en cette dernière ville un oratoire protestant dédié à la Sainte Trinité et attenant à une chapelle. L'empereur donna le tout, avec deux maisons voisines et un terrain adjacent, au Père Dominique pour y fonder une maison de la réforme de sainte Thérèse.

En 1624, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, l'église de ce couvent fut consacrée sous le nom de Notre-Dame de la Victoire et dédiée à saint Antoine de Padoue. Les RR. PP. Carmes construisirent leur maison sur l'emplacement de l'oratoire protestant et se chargèrent du culte divin dans la nouvelle église.

L'église de Notre-Dame de la Victoire était d'abord assez petite; dans la suite des temps, elle fut successivement agrandie et embellie. Elle possède maintenant un vaste portail avec un chœur étendu, une tour majestueuse, six autels latéraux, un magnifique tableau représentant la victoire de Prague, une superbe statue de marbre blanc de la Vierge des Victoires et un autel gothique splendide avec une statue de l'Immaculée Conception, en marbre de Carrare.

Les autels de l'intérieur de l'église sont dédiés au Saint Scapulaire, à saint Jean de la Croix, à sainte Thérèse, à saint Joseph, à sainte Anne et à saint Joachim. Enfin, entre ces deux derniers se trouve un autel de marbre gris, d'une beauté tout spécialement remarquable; il est richement orné, et le tabernacle

porte dans une châsse de verre l'image de *Jésus Enfant* dont nous nous occupons ici.

En outre, au-dessus du maître-autel, on voit aujourd'hui une reproduction fidèle du tableau de Strakonitz, entourée des trophées de la victoire. Une copie semblable se trouve également dans l'église élevée à l'endroit même où se livra la bataille décisive qui sauva la Bohême.

L'original de ce tableau avait été porté à Rome par le Père Dominique, qui le déposa d'abord dans l'église de Sainte-Marie-Majeure; deux mois après (1622), selon la prédiction de sainte Thérèse, on le transporta définitivement dans l'église des Carmes déchaussés, près de Saint-Paul, au Quirinal. La translation se fit solennellement en présence du pape Grégoire XV, et l'église des Pères Carmes reçut dès ce jour le titre de Sainte-Marie de la Victoire.

Un incendie violent, survenu en 1883, détruisit et le temple et la sainte image.



---

## CHAPITRE II

### Arrivée à Prague de la statue de l'Enfant Jésus

La princesse de Lobkowitz fait don aux Carmes de Prague de la statue de l'Enfant Jésus. — Dévotion des RR. PP. pour cette statue; bénédictions qu'elle apporte (1628 à 1630).

FERDINAND II, avant de quitter Prague, avait voulu doter le couvent des RR. PP. Carmes qu'il venait d'y fonder. Il prévoyait que la vie d'aumônes serait impossible pour eux dans une ville dont les protestants étaient maîtres, et où les catholiques avaient été ruinés par les guerres. Mais, fidèles à leur règle, les Pères refusèrent ses offres généreuses et voulurent vivre au jour le jour, sous la garde de la divine Providence.

Les prévisions de l'empereur ne se réalisèrent que trop bien. Les aumônes furent tout à fait insuffisantes; les bons religieux manquaient souvent de pain et

souffraient de la faim et du dénuement. Ils exposèrent leur triste état à leur provincial, qui ne put malheureusement les aider d'une manière efficace. On en était là en 1628, lorsque la Providence, qui avait voulu mettre à l'épreuve et faire éclater la vertu des bons Pères, vint inopinément à leur secours.

La princesse Polyxène de Lobkowitz, l'une des femmes les plus distinguées de son temps, leur apporta une charmante statue de l'Enfant Jésus. Cette statue était faite en cire; sa hauteur était de quarante-huit centimètres. Elle représentait le Divin Enfant debout, la main droite levée pour bénir, un globe d'or à la main gauche. Le visage en était tout particulièrement suave. Sa robe et son manteau étaient l'œuvre de la princesse elle-même. En la donnant aux Pères Carmes, elle leur avait dit : « Mes Pères, je vous donne ce que j'ai de plus cher. Honorez cette représentation du Dieu-Enfant, et il ne vous manquera plus rien. » Jamais on n'a pu découvrir l'origine de cette statue. La princesse n'en avait rien dit, et les Pères ne le lui demandèrent pas.

Les paroles de l'auguste donatrice se vérifièrent à la lettre. Dieu prodigua ses grâces au couvent qui possédait le Divin Enfant; il fut amplement pourvu de toutes les choses nécessaires; il fut comblé de bénédictions spirituelles et temporelles aussi long-temps que la dévotion à l'Enfant Jésus y persévéra.

Les Carmes placèrent la chère statuette dans leur oratoire, et elle devint l'objet de leur dévotion

constante. Devant elle, ils faisaient leurs méditations journalières; devant elle, ils allaient exposer leurs besoins, leur détresse. Les novices surtout se distinguaient dans ces actes de piété; eux, les enfants de la vie religieuse, se sentaient mieux à leur place devant le Dieu-Enfant, et leur maître le leur avait spécialement recommandé, tant pour obtenir l'humilité, fondement de toutes les vertus, que pour presser plus fortement le Divin Sauveur de prendre en pitié la pénible situation de ses enfants.

L'effet de cette dévotion se fit bientôt sentir. En 1628, Ferdinand II porta un décret accordant au couvent de Prague une dot annuelle de deux mille florins à prendre sur la mense de Bohême et un subside en nature à prélever sur les revenus royaux. Ce premier secours encouragea les bons Pères et ranima encore leur dévotion pour leur divin bienfaiteur.

Ce ne fut pas le seul bienfait qu'ils eurent à attribuer à leur hôte divin. Ils avaient en location un vignoble qui restait presque en friche, parce qu'ils manquaient de ressources nécessaires pour le cultiver. Mais voilà que cette même année 1628, malgré le défaut de culture, le jardin leur produisit une abondance de vin, telle qu'on n'en avait jamais vu.

La protection du Saint Enfant Jésus s'étendit bientôt à chacun des membres de la communauté de Prague. Nous ne voulons en citer qu'un exemple : il y avait au noviciat un prêtre qui, depuis de longues années,

souffrait d'une sécheresse d'âme. Cet état est bien pénible; c'est, suivant le mot de saint Jean de la Croix, un véritable purgatoire. Tandis que tous les Pères recevaient de l'Enfant Jésus les consolations spirituelles les plus douces, lui seul restait sec et aride, l'esprit enveloppé de ténèbres et le cœur plein de répugnance pour les exercices spirituels. Un jour, voulant raffermir son courage, il se jeta aux pieds de l'Enfant Jésus et prit la résolution de l'honorer comme son compagnon de noviciat. Le jour de Noël 1629, il supplia le Divin Rédempteur d'avoir pitié de son misérable état, de le délivrer de ses sécheresses et de ses ténèbres et de lui accorder quelque consolation intérieure. A l'instant il fut exaucé; lui, dont l'âme était, depuis trente ans, comme un désert, se trouva tout à coup illuminé de la lumière d'en haut et rempli des plus douces consolations. Le malheureux connut alors la paix du cœur, et il put remplir ses devoirs spirituels avec ardeur et une vraie joie.

---

## CHAPITRE III

## L'oubli

Etat précaire et vicissitudes diverses du couvent des Carmes de Prague. — Mutilation et oubli de la statue du Saint Enfant Jésus. — Châtiment. — Le Père Cyrille. — La statue est replacée dans le chœur de l'église; il veut la faire réparer. — Obstacles qu'il rencontre (1630 à 1637).

LES troubles de l'an 1630 avaient fait transporter le noviciat des Carmes de Prague à Munich. Avec les novices, les adorateurs du Divin Enfant avaient presque entièrement disparu, et dès ce moment aussi cessèrent les bénédictions du Ciel.

C'était alors un temps de calamités terribles pour l'Allemagne. Les princes protestants, traîtres à leurs devoirs, avaient appelé à leur secours le roi de Suède, Gustave-Adolphe, et son armée répandait partout la terreur et la ruine. Son allié Georges d'Arnhem, à la tête de dix-huit mille Saxons, fondit sur la Bohême.

Les cinq cents hommes de la garnison de Prague s'enfuirent avec les bourgeois et les nobles qui purent s'échapper, et les Pères Carmes les accompagnèrent. Prague capitula sous la condition qu'aucun catholique ne serait molesté; mais l'électeur de Saxe ne tint aucun compte de ses engagements. Les églises furent détruites, le couvent des Carmes fut pillé et livré à un prédicateur protestant. Les deux Pères qui y étaient restés pour le garder furent faits prisonniers et enfermés dans un étroit cachot.

La statuette de l'Enfant Jésus n'avait pu être sauvée; les protestants la prirent et la jetèrent avec mépris derrière l'autel; dans cette chute, les deux mains furent brisées. La précieuse statue resta long-temps dans la poussière et les immondices sans que personne s'en souvint encore.

Le règne des hérétiques ne fut pas de longue durée; l'année suivante (1631), les Saxons furent chassés de Prague, et les émigrés purent y reprendre leurs places et leurs biens. Les Pères Carmes rentrèrent en possession de leur couvent; mais, par suite des embarras du temps, la statuette ne fut pas recherchée, et resta dans le lieu de mépris où elle avait été jetée.

La misère régna de nouveau dans le monastère: la pension impériale n'était plus payée, l'état du trésor ne le permettait plus; les champs et les vignobles lui furent enlevés.

Ce n'est point tout. L'armée suédoise envahit une

seconde fois la Bohême et vint mettre le siège devant Prague. Le nouveau prieur du couvent des Carmes dut fuir encore avec les novices. Heureusement, le siège ne dura guère; les Suédois furent chassés de la Bohême. Le prieur des Carmes revint alors à Prague et y mourut d'une maladie contagieuse qui s'y était déclarée à la suite du siège.

Une paix définitive fut signée en 1635. La Bohême respira, mais le couvent des Carmes ne retrouva pas la paix; la statue du Divin Enfant était encore gisante dans la poussière et les débris.

Dans l'entre-temps, un novice qui avait le soin de la chapelle trouva l'image sacrée dans ce lieu indigne, et, chose incroyable, la voyant si défigurée et si salie, il la remit négligemment au lieu où il l'avait découverte. Peu après, il se relâcha de sa piété, et dut finalement quitter le couvent.

L'état des choses resta si déplorable au Carmel de Prague qu'aucun des prieurs ne put conserver ses fonctions pendant les trois années de règle. Le noviciat fut pour la troisième fois transporté à Munich, et les Pères demandaient constamment à leurs supérieurs de pouvoir quitter leur maison.

On en était là, lorsqu'en 1637, le Père dont il a été question au chapitre II, celui-là même qui avait été délivré de ses sécheresses et de ses peines intérieures, fut envoyé par ses supérieurs dans ce couvent de Prague, où il avait retrouvé la paix et le bonheur de l'âme. C'était un Luxembourgeois, du nom de

Nicolas Schockwilerg, entré d'abord dans l'ordre de l'observance mitigée et passé de là à la stricte observance. Au moment où il arriva dans la capitale de la Bohême, cette ville était dans les plus cruelles angoisses. L'armée suédoise, soudoyée par les Français, venait de remporter une victoire importante sur les troupes impériales, et elle approchait de la cité, marquant son passage par l'incendie et le massacre. Prague était dans la terreur, et le couvent des Pères Carmes était tout spécialement menacé.

Le prieur ordonna à la communauté de redoubler de prières et d'instances auprès de Dieu pour obtenir une heureuse et prompte délivrance de tant de maux. En ces circonstances, le Père Cyrille, qui se rappelait l'image sacrée du Divin Enfant et qui brûlait de lui voir rendre les honneurs d'autrefois, demanda la permission de la rechercher et de la rendre à la dévotion de la communauté en la replaçant sur son trône; il raconta alors les faveurs qu'il en avait obtenues. Le prieur consentit sans peine, et le Père Cyrille, après quelque temps de recherche, découvrit sa chère statue au milieu des débris où elle était comme ensevelie.

Le bon religieux, en découvrant l'image vénérée traitée de cette façon, fut rempli en même temps de joie et de tristesse; il la couvrit de ses baisers et l'inonda de ses larmes. Il eut la consolation, toutefois, de pouvoir la remettre en bon état et la fit replacer, avec grande solennité, dans le choeur même de l'église.

De nouveau, la communauté fit devant l'image sacrée ses prières et ses méditations. L'effet de cette dévotion ne se fit pas attendre. L'ennemi leva subitement le siège, et le couvent se trouva pourvu, d'une manière absolument inattendue, de tout ce qui lui était nécessaire.

Le bon Père Cyrille fut naturellement l'un des plus dévôts envers le Divin Enfant; il passait des heures entières devant son image. Un jour qu'il s'y livrait à une méditation profonde des mystères de la Sainte Enfance, il crut entendre partir de la statue une voix qui lui disait : « *Ayez pitié de moi, et j'aurai pitié de vous; rendez-moi mes mains, et je vous donnerai la paix; autant vous m'honorerez, autant je vous favoriseraï de mes grâces.* » Le Père Cyrille ne comprenait rien à ces paroles. La statue était recouverte d'un manteau, et il n'avait pas vu que les mains lui manquaient. Il s'approcha comme instinctivement de l'autel, souleva le manteau et vit alors les bras mutilés de l'Enfant Divin.

Il prit aussitôt la statue dans ses bras, la porta au prieur et le supplia de lui permettre de la faire réparer promptement. Le digne supérieur répondit qu'il était bien triste de ne pouvoir accueillir sa demande, parce qu'il manquait des ressources nécessaires. Désolé de cette réponse, le Père Cyrille s'en alla avec son trésor, le porta dans sa cellule, le mit sur la table et, se jetant à genoux, il pria le Père Eternel d'envoyer au prieur un secours qui le mit à même de faire les frais de réparation.

« Priez, et il vous sera donné », dit le Divin Rédempteur. Le Père Cyrille éprouva une fois de plus combien est vraie cette parole de Jésus-Christ. Il vint, en effet, peu après, à Prague, un homme distingué d'Aussing, nommé Benoît Manskönig, et dont le seul but était de visiter les Pères du Carmel. A peine arrivé, il fut pris d'un mal subit et se vit en peu de jours aux portes du tombeau; il fit venir un Père de la maison du Carmel pour se confesser à lui, et ce fut précisément le Père Cyrille qui lui fut envoyé. Il y avait trois jours que celui-ci avait essuyé le refus de son prieur. Dans ses exhortations au mourant, il ne manqua pas de lui parler de la dévotion à l'Enfant Jésus comme des grâces obtenues par celle qui avait été vouée à sa chère statue, et naturellement il lui fit part aussi de son chagrin. Le mourant prit grand intérêt à son récit; il lui donna une somme assez considérable pour son couvent, et peu d'instants après mourut de la plus sainte des morts.

Père Cyrille s'en fut aussitôt auprès de son supérieur et renouvela sa demande. Le prieur, qui voulait mettre à l'épreuve l'obéissance et l'abnégation du bon Père, lui répondit que son intention était bonne, mais un peu enfantine, et que l'argent qu'il avait reçu devait servir à des choses plus importantes, c'est-à-dire aux grands besoins de la communauté. Il crut, du reste, mieux faire en achetant une statue de l'Enfant Jésus, plus belle et plus riche que l'ancienne, et il laissa celle-ci dans son état de déplorable délabrement.

Mais les vues de Dieu ne sont pas celles des hommes. Le jour même où la nouvelle statue avait été placée sur l'autel, un candélabre, qui tenait du reste très fermement, tomba sur elle et la mit en mille pièces. Il était évident que notre Divin Sauveur voulait expressément faire remettre en honneur l'image même qui avait été profanée par les hérétiques, et le supérieur, dont la volonté y faisait obstacle, fut bien-tôt obligé, par le trouble qui se mit en son esprit, à résigner ses fonctions.

Le nouveau prieur, le Père Dominique de Saint-Nicolas, était un homme de grande vertu et de grande intelligence, qui plus tard partit pour les missions étrangères et souffrit beaucoup pour la gloire de Dieu. Le Père Cyrille, persévérant en ses efforts, lui porta la statue brisée et le supplia de la faire réparer, lui répétant que la bénédiction du Ciel serait assurée par cette restauration. Le prieur s'intéressa à la chose; mais il n'avait absolument rien pour faire les frais nécessaires. Père Cyrille ne se découragea pas; il retourna à sa cellule avec la précieuse image et renouvela ses actes de dévotion et ses prières. Il avait à peine fini qu'on l'appela à l'église; il y trouva une dame inconnue, d'un air vénérable, qui s'avança vers lui et lui remit en main une somme considérable en lui disant que le bon Dieu avait pitié de leur détresse et leur envoyait ce secours. Surpris, le Père accepta le présent; mais, au premier mot de remerciement qu'il proféra, la dame avait disparu, et une voix

intérieure lui dit que la généreuse donatrice n'était autre que la Mère de Dieu elle-même.

Plein de joie, le Père Cyrille murmura une prière de reconnaissance et courut porter son trésor au supérieur, qui cette fois ne put résister à ses instances et donna à un Frère lai les ordres nécessaires pour la réparation de la statue. Mais, nouveaux obstacles imprévus : la reconstruction du couvent et de la chapelle absorbait des sommes considérables, et le cirier exigeait, pour la restauration, le double de la somme que le prieur avait destinée à cet objet : la statue resta encore mutilée.



## CHAPITRE IV

### Réparation de l'oubli

Grâce au zèle du Père Cyrille, la statue de l'Enfant Jésus est réparée et honorée dans l'intérieur du monastère. — Double générosité de Daniel Wolf. — Récompenses et châtiments (1637 à 1639).

LE Père Cyrille ne cessait de prier le Divin Enfant de lui donner le moyen de réaliser son vœu. Un jour, il entendit une voix qui lui disait : « Mets-moi à la porte de la sacristie, et il se trouvera bien quelqu'un qui aura pitié de moi. » Le bon Père s'empressa d'obéir à cet ordre, porta la statue à la place indiquée et revint à sa cellule se livrer à sa prière et à sa douleur. Celle-ci ne dura plus longtemps. Peu après, en effet, il vint dans la sacristie un inconnu qui, voyant la statuette sans mains, demanda la permission de la prendre chez lui pour la réparer à ses

frais. Il obtint sans peine cette permission, et il s'empressa de faire faire de nouvelles mains et de renvoyer la sainte image au couvent. Père Cyrille eut enfin la joie de la voir replacer sur l'autel et honorer comme elle l'était autrefois. Le généreux restaurateur éprouva bientôt les effets de sa pieuse action. Il était sous le coup d'un procès extrêmement grave : il était accusé d'avoir mal rempli ses fonctions de commissaire de guerre; il avait déjà perdu sa place et allait être ruiné. Mais à peine avait-il fait réparer l'image de l'Enfant-Dieu que son procès fut abandonné; la confiance de l'empereur lui fut rendue, et sa fortune rétablie. Sa famille, dans laquelle sa disgrâce avait amené la désunion et le trouble, retrouva la paix et le calme.

Mais la dévotion à l'Enfant-Dieu n'était point encore rétablie dans le couvent, et Dieu voulait y faire connaître sa volonté à cet égard. Aussi de nouvelles afflictions vinrent l'atteindre. Un jour, des soldats pillèrent ses étables et en enlevèrent tout le bétail; deux chevaux qui servaient à conduire les matériaux de la bâisse disparurent également, et probablement par la même cause. La misère força plusieurs des Pères à chercher un asile dans d'autres maisons. La peste se déclara dans la ville, pénétra dans le couvent et enleva les Frères dont le travail était le plus indispensable à la communauté; le prieur lui-même tomba malade et fut réduit à toute extrémité. Sa mort eût été pour la maison une perte irréparable, à cause de la position qu'il avait su acquérir dans la ville.

Les Pères éplorés se tournèrent alors vers l'Enfant Jésus et supplièrent le supérieur de faire voeu d'une dévotion complète au Divin Enfant, s'il obtenait sa guérison. Le prieur, touché des instances de ses religieux, promit de dire neuf fois la Sainte Messe devant la précieuse image et d'user de tous les moyens possibles pour propager sa dévotion. Aussitôt un mieux extraordinaire se déclara en lui, et quelques jours après sa guérison était complète. Il n'oublia pas son divin médecin : il fit placer la statue dans une chapelle spéciale et y accomplit son vœu. Cette guérison merveilleuse eut encore pour effet d'inspirer la même dévotion à tous les Pères; tous rivalisèrent de zèle et d'amour pour le Divin Enfant, qui venait de montrer sa puissance d'une manière aussi éclatante.

La récompense ne se fit pas attendre. Jusque-là, la misère n'avait fait que grandir dans le cloître; à peine les Pères avaient-ils un morceau de pain pour satisfaire leur faim; bon nombre d'entre eux avaient dû quitter la maison, comme nous l'avons dit. Trois jours à peine s'étaient écoulés depuis que la chère statue avait été placée en son oratoire, et déjà les aumônes abondaient dans le couvent d'une manière absolument inattendue. Grande fut la reconnaissance des Pères; grande aussi leur dévotion pour leur divin bienfaiteur.

Toutefois les épreuves n'étaient pas à leur terme. Le Frère sacristain était mécontent de ce que cette

dévotion était renfermée dans les murs du monastère et que personne du dehors n'était appelé à y participer. Pariant un jour devant la statuette pour obtenir qu'elle pût être exposée dans l'église, il procéda avec si peu de prudence qu'il fit tomber la statue, et les mains se brisèrent de nouveau. Epouvanté, le pauvre religieux s'enfuit à la sacristie, et là il trouve un malheureux aliéné qui se jette sur lui, le renverse, le saisit à la gorge, et l'eût étranglé sans le secours d'autres Frères attirés par ses cris.

Celui qui fut le plus affligé de ce nouvel accident, ce fut Père Cyrille. Il eut recours à son premier expédient; il remit la statue dans la sacristie pour exciter la commisération de quelque pieux visiteur. Il ne fut pas trompé dans son attente. Un homme pieux, Daniel Wolf, celui-là même qui avait déjà fait réparer la statue, ne l'eut pas sitôt vue en cet état qu'il voulut la faire de nouveau réparer. Grâce à sa charité, la chère image revint entière à sa place de prédilection. Il y eut plus : Daniel, étant tombé dangereusement malade, fit vœu de donner au cher Enfant Jésus une châsse de verre, s'il guérissait de son mal. Il avait à peine fait cette promesse qu'un mieux inattendu se manifestait dans son état, et peu de jours après sa guérison était complète. Il s'empressa d'exécuter son vœu; mais il ne se contenta pas de la châsse promise : il y ajouta des candélabres, un voile d'argent, une croix d'ivoire, des cierges et des vases de fleurs.

Un incident des plus remarquables signala ces offrandes. Le menuisier qui avait fait le tabernacle était un hérétique déguisé; il s'en alla dans un restaurant, blasphémant et se moquant de l'idolâtrie des catholiques. Le châtiment ne se fit pas attendre; il fut pris de la peste, et quelques jours après il succombait à son mal. Un autre ouvrier, compagnon de son impiété, eut le même sort que lui.



## CHAPITRE V

## Grâces obtenues

Conversion et sainte mort d'un religieux de Prague. — Guérison de M<sup>me</sup> de Kolowrat. — Délivrance de Ferdinand III et de l'empire allemand. — Retraite des Suédois. — Vœu d'ériger une chapelle spéciale de l'Enfant Jésus (1639-1641).

LE bruit de ces événements s'était bientôt répandu dans la ville de Prague et y avait attiré l'attention des fidèles sur la nouvelle dévotion. Elle devint bientôt la source de nombreuses grâces et d'abondantes bénédictions. Quelques exemples suffiront pour le montrer.

Un religieux avait été envoyé au couvent de Prague par ses supérieurs; il oublia ses devoirs d'obéissance et se résolut à quitter la vie religieuse. Déjà il fuyait la solitude, violait ses règles et désobéissait à ses supérieurs. En vain lui prodiguait-on les avertissements, les exhortations, les conseils; rien ne pouvait

ramener au droit chemin cet homme égaré. Le prieur désolé eut recours au Divin Enfant, dit la Sainte Messe devant la statue et ordonna à la communauté de prier avec lui pour ce religieux infidèle. Dieu, qui voulait écouter ses fidèles serviteurs, et prévoyait les dangers que courrait encore le malheureux égaré, lui envoya une fièvre maligne qui mit ses jours en danger. Averti de son état, l'infortuné se repentit de ses erreurs et mourut d'une mort édifiante. Ainsi la perte de la vie temporelle lui assurait la vie éternelle. On était au 30 avril 1639.

La même année, une noble dame, Elisabeth de Kolowrat, née baronne de Lobkowitz, souffrait d'un mal cruel; elle avait déjà perdu l'ouïe et la parole, et les médecins avaient déclaré sa maladie incurable. D'heure en heure on attendait la mort de cette dame : mais son époux, qui avait entendu parler des grâces obtenues par le Divin Enfant, la rassura, et il l'engagea à prier avec lui le Saint Enfant Jésus. Il écrivit au prieur des Carmes, le suppliant d'envoyer la statue bénie à son épouse mourante. Ce fut le Père Cyrille qui l'apporta ; il la donna à baiser à la malade, et se retira presque sans espoir.

La noble et pieuse malade avait promis intérieurement au Divin Enfant Jésus de se vouer à sa dévotion et de la propager si elle recouvrait la santé. Elle avait obtenu, par ses supplications, de conserver encore quelques heures la précieuse statue dans sa demeure. A peine le Père était-il retourné à sa cellule que la

malade recouvraila parole et l'ouïe, et peu de jours après elle était complètement rétablie. Reconnaissante d'un si grand bienfait, la baronne de Kolowrat fit don d'une couronne d'or à son céleste médecin et orna la châsse d'un rideau et d'autres accessoires. Son époux, de son côté, fit d'abondantes aumônes au couvent des Carmes et leur laissa, à sa mort, un capital de trois mille florins, une lampe d'argent destinée à brûler constamment devant la statuette, un reliquaire précieux et d'autres objets encore.

Mais la baronne avait voulu conserver la chère image dans sa maison pendant qu'elle allait passer l'été à la campagne. Le Divin Enfant ne le permit pas. Les chevaux qui devaient conduire les pieux époux à leur manoir se refusèrent à avancer, piaffant, lançant l'écume, incapables de faire un pas. La dame de Kolowrat devina la cause de ce fait singulier, comprit sa faute et fit prier les Pères Carmes de venir reprendre leur trésor. Dès que ce fut fait, les chevaux prirent leur course, et le voyage se fit sans aucun retard ni accident.

Ces merveilles, non moins que l'ardente parole des nobles époux de Kolowrat, contribuèrent puissamment à répandre la dévotion à l'Enfant Jésus parmi la noblesse de Bohême.

Au mois de septembre 1640, Ferdinand III, qui avait succédé à son père, Ferdinand II, voulant essayer de rétablir la paix, s'était rendu à Ratisbonne pour y tenir cour plénière et poser les préliminaires

de la paix. Ferdinand lui-même, l'impératrice Marie, infante d'Espagne, toute la cour impériale, les envoyés des princes électeurs, la noblesse allemande, étaient réunis dans la cité bavaroise. Le général des armées suédoises crut le moment venu de frapper un grand coup. Uni aux troupes françaises commandées par Weiner, il voulait fondre sur Ratisbonne et s'emparer de l'empereur, ainsi que de tous les grands réunis. Tout favorisait son projet : les chemins étaient durcis par la gelée, le Danube était couvert d'une glace épaisse, suffisante pour soutenir la marche de nombreux bataillons, l'armée impériale était dans ses quartiers ; Ratisbonne enfin n'était pas en état de résister à un siège.

Effrayé du danger qui le menaçait, Ferdinand envoya des courriers à tous les généraux et de plus au comte de Kolowrat dont nous venons de parler, et qui était grand maréchal de la cour en Bohême. Tandis que les armées se mettaient en marche, Kolowrat eut recours au divin hôte des Pères du Carmel. A sa demande, le prieur exposa l'Enfant Jésus dans l'oratoire de la communauté, et les Pères se mirent à prier nuit et jour pour la délivrance de l'empereur. Des messes furent dites en grand nombre devant la statue, et le prieur fit vœu de bâtir une chapelle spéciale pour la statue miraculeuse. Ferdinand, de son côté, eut recours aux mêmes moyens surnaturels. Toute la famille impériale priait devant une statue de la Divine Mère ; le Saint Sacrifice était célébré en son honneur,

Tant de foi ne pouvait rester sans efficacité. Subitement le dégel commença, la glace fondante rendit les chemins presque impraticables ; le Danube, débarrassé de ses glaçons, formait comme auparavant une barrière difficile à franchir. Le général suédois désappointé lança cinq cents boulets de canons sur la ville, mais ils n'y causèrent aucun dommage ; puis, apprenant l'arrivée prochaine des troupes mandées en toute hâte, il n'osa pas s'exposer à être pris par derrière, et, le 27 janvier 1641, il commença une retraite précipitée. L'Empire et la religion étaient sauvés une fois de plus.

Le comte de Kolowrat éprouva aussi personnellement la protection du Divin Enfant. Ses propriétés situées près de Ratisbonne étaient menacées d'une dévastation complète par les troupes du farouche protestant. Tandis qu'il priait devant le Divin Enfant pour la préservation des siens, il reçut un message lui annonçant que la précipitation de la retraite avait empêché les Français et les Suédois d'exercer leurs ravages dans ces contrées. Ses biens étaient restés intacts.

---

## CHAPITRE VI

### Faute et châtiment

Une noble dame de Prague fait enlever la statue de l'Enfant Jésus. — Sévère châtiment de cette faute. — Un sacristain peu généreux pour l'Enfant Jésus.

**S**i le Divin Enfant savait récompenser ceux qui l'honoraient avec un respectueux amour, il savait aussi punir sévèrement les injures qui lui étaient faites. Voici de ces rrigueurs un exemple des plus remarquables.

Une dame noble de Prague, priant un jour devant la statue, se sentit prise du désir de la posséder chez elle. Incapable de résister à cette tentation, elle envoya deux de ses servantes, qui l'enlevèrent et la portèrent chez leur maîtresse, tout en laissant dans le tabernacle la couronne, le manteau et tous les autres ornements.

Grande fut la désolation du Père Cyrille quand il vit la châsse ouverte et privée de sa statuette. Il la chercha d'abord dans tous les coins, et, ne pouvant la découvrir nulle part, il revint se jeter à genoux devant l'autel, pleurant et priant l'Enfant-Dieu de lui faire retrouver son trésor; il eut recours aussi à la Sainte Mère et au Père nourricier du petit Jésus, leur recommandant instamment l'objet de sa prière. Aussitôt il entendit en lui-même comme une voix qui lui disait : « Console-toi, il sera bientôt retrouvé, et le profanateur sera puni. »

Peu de temps après, le bon religieux fut appelé dans une grande maison pour assister une malade. Il y alla sans tarder et se trouva en présence d'une camérière mourante qui lui avoua avoir, avec une de ses compagnes, enlevé la statue du petit Jésus et l'avoir apportée dans la maison où elle se trouvait. La dame, interrogée, avoua que la statue était chez elle; mais elle refusa de s'en dessaisir, à moins qu'on ne lui en donnât une toute semblable. Le Père Cyrille, dans son empressement, promit tout sans réfléchir et rentra en possession de la précieuse image, qu'il se hâta de reporter au monastère, après avoir fait à la dame coupable une leçon sévère et méritée.

La servante qui avait témoigné un sincère repentir de sa faute et indiqué le lieu où la statue était cachée guérit promptement de sa maladie. Sa compagne, qui avait persisté dans sa faute, fut atteinte de la peste et mourut en refusant les derniers sacrements. Quant à

la dame, auteur principal du vol sacrilège, elle l'expia durement : son fils se mésallia, malgré les menaces et les supplications de toute sa famille; ses biens furent ravagés par des bandes de pillards. La propriétaire de la maison qu'elle habitait refusa de l'y garder plus longtemps. Abandonnée de sa famille à cause de la mésalliance de son fils, dépouillée de ses biens, elle fut réduite à une situation proche de la misère.

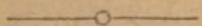
Déjà elle avait été prise de douleurs violentes, de goutte et de rhumatisme qui l'avaient mise à toute extrémité, et elle n'en avait été délivrée qu'après avoir reconnu publiquement sa faute et adressé d'instantes prières à Celui dont elle avait profané l'image.

Quant au Père Cyrille, sa joie avait été aussi grande que sa peine. Ayant remis la chère statue en sa place d'honneur, il voulut réparer la profanation par de nouveaux hommages. Pour cela, il demanda au sacristain de lui donner des fleurs pour en faire des bouquets et les placer auprès de la statue. Le sacristain surpris refusa d'accéder à sa demande, et lui dit avec humeur qu'il avait à peine assez de fleurs pour le Saint Sacrement, et qu'il ne pouvait en distraire une partie pour une statue.

Le sacristain ne tarda pas à éprouver que le Divin Rédempteur n'approuvait pas sa conduite. Son âme fut en proie à des troubles affreux qui le réduisirent presque au désespoir; il alla jusqu'à se croire perdu pour toujours. Un jour, il se rappela son refus, et le repentir s'empara de son âme. Aussitôt il promit au

Divin Enfant de réparer sa faute et de ne rien négliger pour le faire honorer le plus possible. Il avait à peine fait cette promesse que la paix et la joie rentrèrent dans son cœur, et qu'une lumière pleine de douceur y succéda aux ténèbres et à la désolation.

---



## CHAPITRE VII

## La nouvelle demeure

L'église de Notre-Dame de la Victoire est ornée et embellie par plusieurs bienfaiteurs. — La baronne de Lobkowitz fait ériger une chapelle spéciale à l'Enfant Jésus. — La récompense. — Diverses faveurs: le baron Ulric de Lobkowitz, le baron de Dissenbach, Fébronie de Pérenthal (1641-1654).

LES grâces abondantes obtenues par la dévotion à Jésus Enfant déterminèrent finalement le prieur du couvent des Carmes à exécuter son projet et à faire construire une chapelle spéciale pour la statue miraculeuse. Mais en ces temps de guerre et de désolation ce n'était point chose facile, et l'Enfant Divin dut venir lui-même au secours de ses fidèles adorateurs.

En 1641, une dame veuve, de grande famille, mais dont le nom est resté inconnu, fit don de trois mille florins à l'église de Notre-Dame de la Victoire, pour y construire un maître-autel dédié à la Sainte Trinité.

Plusieurs des Pères voulaient que cette somme fût consacrée à la construction de la chapelle projetée; mais le prieur crut devoir se conformer au vœu de la généreuse donatrice. Toutefois il fit placer la statue de l'Enfant Jésus sur le nouvel autel, et put satisfaire ainsi en partie au désir de la communauté. La chère statuette fut donc exposée à la vénération publique, sur le tabernacle doré et richement orné, dont le prince de Lobkowitz avait fait les frais. Aussi la dévotion à l'Enfant Jésus s'étendit, fit de grands et rapides progrès, et en peu de temps l'église des Carmes fut remplie d'*ex-voto* et de dons nombreux, témoignages éloquents de la reconnaissance des fidèles.

Le don le plus remarquable est le marbre rouge et blanc, d'une beauté particulière, dont la baronne de Pernstein fit recouvrir tout le chœur, et qui, après deux cent quarante ans, excite encore l'admiration de tous les visiteurs.

Le comte de Kolowrat fit don au couvent d'une somme de trois mille florins. Une femme du nom de Brunetta y fit une fondation destinée à entretenir une lampe qui devait brûler à perpétuité devant la statue. La comtesse de Waizenhofen donna six mille florins pour élever un autel latéral splendide à la Mère de Dieu. Un seigneur d'Altendorf en fit autant pour un autel à saint Joseph, qui fut placé vis-à-vis du précédent. D'autre part, la baronne de Hasmann fit construire un nouveau portail, et placer dans l'église

une statue de la Vierge artistement sculptée. Enfin le général de Maradas fit construire un jubé avec un fronton remarquable, d'une valeur de six mille cinq cent vingt-huit florins.

Mais revenons à notre statue. Elle était encore sur le tabernacle du maître-autel. Quelques Frères trouvaient peu séant qu'elle fût au-dessus du Très Saint Sacrement, même lorsqu'il était exposé à l'adoration des fidèles; d'autres religieux croyaient n'avoir point encore entièrement satisfait au vœu qu'ils avaient fait précédemment.

On songeait donc à placer le Divin Enfant dans une chapelle qui lui fût entièrement consacrée. La place était déterminée depuis longtemps, et l'on croyait même que la Sainte Vierge l'avait désignée au R. P. Cyrille pendant qu'il priait et pleurait devant son autel. — Il était minuit; le saint homme fut ravi en extase et vit, entourée d'anges, la Reine du ciel, qui semblait indiquer une place au-dessus du chœur clastral.

Au sortir de son extase, il trouva les linéaments d'un plan de chapelle tracé sur le sol. Il courut aussitôt chez le supérieur du couvent lui demander la permission d'aller à la recherche de personnes bienfaisantes, qui pourraient lui procurer les fonds nécessaires pour réaliser ce plan. Le prieur consentit, mais remit la chose à une époque ultérieure.

Or, il arriva que, peu de temps avant la fête du Carmel, en 1642, Père Cyrille fut envoyé dans la

ville pour inviter les bienfaiteurs du couvent à assister aux cérémonies de cette fête. Arrivé chez la baronne de Lobkowitz, il fut très surpris de lui entendre demander si le Divin Enfant ne manquait de rien pour son culte; la noble dame ajoutait qu'elle était prête à faire toutes les dépenses que l'on jugerait nécessaires pour le faire honorer. Père Cyrille s'empressa naturellement de lui dire combien il serait à souhaiter que l'on donnât à l'Enfant Jésus une place, une chapelle qui ne serait que pour lui. La baronne fut ravie de cette idée, et sans tarder elle fit construire une chapelle à l'endroit désigné par la Sainte Vierge, et ériger un autel pour y placer la statue. Elle y fit même ajouter deux cellules contiguës pour ceux qui voudraient venir s'y livrer à des exercices de piété. Ainsi Jésus eut enfin une chapelle réservée à son culte, et cette chapelle fut ornée avec tout l'éclat que put lui donner la piété de la vénérable baronne.

On organisa une magnifique cérémonie pour fêter l'arrivée de la précieuse image dans le lieu où elle devait désormais être vénérée. La joie était dans tous les cœurs, mais le bon Père Cyrille et la noble donatrice goûtaient un bonheur tout spécial. Le jour du Saint Nom de Jésus de l'an 1644, la nouvelle chapelle fut consacrée solennellement par le prieur du Carmel, et ce jour resta la fête principale du petit oratoire.

La baronne de Lobkowitz ne tarda pas à recevoir la récompense de son acte de piété; son fils fut sur

le point de perdre la vie avec l'honneur, et lui-même reconnut que Dieu seul avait pu le sauver. Animé par sa bonne mère, le jeune homme se confessa et communia devant l'autel de l'Enfant-Dieu, et promit d'y apporter chaque année un présent, s'il échappait au péril qui le menaçait. Il s'engagea, en outre, à donner annuellement cent quatre-vingts florins au ~~couvent des Carmes~~. Le jour même où il avait pris cet engagement, le danger qui planait sur sa tête fut écarté; et le jeune baron, plein de joie, courut se jeter aux pieds de son Sauveur pour lui exprimer sa reconnaissance, et renouvela le vœu qu'il avait fait et qu'il exécuta fidèlement jusqu'à sa mort.

Un autre malade de la même famille, le baron Ulric de Lobkowitz, avait obtenu par un vœu du même genre la guérison complète et instantanée d'un enfant de quatre ans que les médecins avaient abandonné, ne voyant plus moyen de l'arracher à la mort. Mais, oublious de son devoir, il n'exécuta pas sa promesse, malgré les reproches de sa conscience; aussi, peu de jours après, son jeune fils retomba dangereusement malade. Le père éploré se rendit de nouveau à la chapelle du petit Jésus, y confessa sa faute avec un grand repentir et signa l'engagement de verser la somme promise.

En rentrant à la maison, il trouva son enfant hors de danger. Celui-ci, plein de reconnaissance, alla quelques jours après porter lui-même des cierges, des ornements d'autel et cinq ducats à la chapelle de son

céleste médecin, et en revint entièrement bien portant. Qui le croirait? le père, remis de ses émotions, négligea de nouveau d'accomplir sa promesse. Il en différa l'exécution de jour en jour, jusqu'à ce qu'il fût frappé de mort subite, cinq ans après, sans avoir pu se reconnaître; son fils mourut peu de temps après lui.

Ces faits et bien d'autres encore avaient répandu au loin la renommée de la statue miraculeuse. En dehors de la Bohême, on invoquait le *petit Jésus de Prague* dans tous les dangers spirituels et temporels. Aussi des grâces nombreuses étaient obtenues partout; partout on se contentait des merveilles opérées par l'Enfant Jésus de Prague. Les chroniques du temps nous en rapportent de nombreux exemples.

Le baron de Diffenbach, d'une noble et ancienne famille, était déjà avancé en âge et n'avait pas de descendants. Son nom était sur le point de s'éteindre, et cela l'attristait beaucoup. Un jour, il se décida à se rendre à Prague, et il alla prier le Divin Enfant de lui donner un héritier de sa race, promettant un don de deux cents florins aux bons Pères, si ses vœux étaient exaucés. Revenu chez lui, il eut la consolation de voir approcher l'heureux moment qui lui donnerait un enfant, et la naissance d'un fils vint mettre le comble à sa joie. Aussi lui-même et la baronne son épouse s'empressèrent-ils non seulement de remplir leur engagement, mais de témoigner leur reconnaissance à l'Enfant Jésus par des générosités de toute sorte.

Une pieuse demoiselle de Prague, nommée Fébronie de Pérenthal, souffrait depuis longtemps de violents maux de tête. Les douleurs devinrent si intenses qu'elle fut obligée de garder le lit, et l'on attendait sa mort d'un moment à l'autre. Privée de tout secours humain, elle se tourna vers l'Enfant Jésus et promit d'aller porter un *ex-voto* de prix dans sa chapelle, si elle échappait à la mort. Aussitôt une amélioration extraordinaire se produisit dans son état; elle put se faire porter avec son présent dans la chapelle, des Carmes et y communia. Quand ses prières furent finies, elle se leva, délivrée de tous ses maux, et revint chez elle radicalement guérie.

La grandeur de sa reconnaissance ne lui permit pas de se contenter d'accomplir sa promesse. Elle voulut ajouter au premier don d'autres objets plus magnifiques, à savoir des vases d'argent et des ornements précieux pour le service de la chapelle.

---

## CHAPITRE VIII

## La chapelle de Talmberg

Ernest et François de Talmberg font élever dans l'église de Notre-Dame de la Victoire un oratoire en l'honneur du Saint-Enfant Jésus. — On y transporte la statue miraculeuse. — Nouvelles faveurs et nouvelles grâces. — Le comte et la comtesse de Schlick. — La peste à Prague. — Nouvelles faveurs. — Nouvel autel dans l'église des Carmes. — Anna Loragin, Sybilla Scheyermann, Th. Schöffer, Wenceslas Schoettel (1634-1733).

LES choses continuèrent ainsi jusqu'en 1656; la dévotion à l'Enfant Jésus de Prague allait toujours grandissant et s'étendant de plus en plus. Mais la précieuse statue restait encore enfermée dans le cloître, et c'était seulement à certaines occasions qu'elle était exposée à la vénération publique dans l'église du couvent. Les dames pieuses en étaient fort tristes; car hormis quelques cas exceptionnels il ne leur

était pas possible d'arriver jusqu'aux pieds du Divin Enfant. De toutes parts, elles demandaient avec instance qu'on lui accordât enfin une place dans l'oratoire public, où tout le monde pût approcher de lui sans obstacle. Leur voeu ne tarda pas à être réalisé.

Le baron Jean de Talmberg avait fait construire dans l'église de Notre-Dame de la Victoire une jolie chapelle en l'honneur de la Vierge du Carmel avec un caveau pour sa famille, et avait affecté une somme de deux mille cinq cents florins à faire dire des messes pour ses parents défunt. Poussés par cet exemple, deux de ses cousins, Ernest et François de Talmberg, conçurent l'idée de faire élever un oratoire tout semblable, vis-à-vis du premier, en l'honneur du Divin Enfant, qui leur avait accordé des grâces signalées. En 1654, la chapelle fut achevé; l'année suivante, l'évêque de Prague la consacra et y dit la première fois la Sainte Messe. Enfin, le 19 mars 1656, la statue miraculeuse y fut transportée solennellement, et prit définitivement possession de son nouveau sanctuaire. Une longue procession de prêtres, de nobles et de bourgeois l'y conduisit au milieu de l'allégresse générale.

Les grâces et les faveurs obtenues par la dévotion au Divin Enfant ne firent naturellement que se multiplier. On ne pourrait les citer toutes, d'autant plus qu'un grand nombre d'entre elles sont restées inconnues, comme l'attestent les *ex-voto* dont on ne peut expliquer l'histoire.

Le 19 mars 1656, on vit arriver à la chapelle la comtesse Marguerite de Schlick, qui venait offrir ses actions de grâces pour son heureuse délivrance. Avant de donner le jour à son enfant, elle avait été prise de douleurs affreuses qui mettaient en danger la mère et l'enfant. Ainsi réduite à l'extrême, elle adressa ses prières au Divin Enfant; elle fut subitement guérie, et mit son fils au monde de la manière la plus heureuse. Ce fut le comte Joseph de Schlick, qui remplit plus tard les postes les plus élevés.

Son époux, le comte Ernest de Schlick, éprouva également la puissance de la dévotion au Saint Enfant Jésus. En 1665, des douleurs aiguës de la goutte le forcèrent à garder le lit, et il en vint à craindre sérieusement pour ses jours. N'ayant plus aucun espoir, il envoya porter à la chapelle de Talmberg de riches présents pour obtenir une bonne mort. Il promit, en outre, la fondation d'une messe hebdomadaire pour le cas inespéré où il recouvrerait la santé. Le jour suivant n'était point encore passé que les douleurs le quittaient, et peu de temps après sa guérison était complète. Aussi ne manqua-t-il jamais de témoigner sa reconnaissance à son céleste bienfaiteur.

L'an 1713 fut pour la malheureuse ville de Prague une des plus désastreuses. La peste y exerça d'affreux ravages, depuis le 22 août 1713 jusqu'en mars 1714, et fit périr plus de vingt mille personnes et près de deux millions de têtes de bétail. En ces terribles conjonctures, on n'oublia point le céleste protecteur

de la cité. Les Pères Carmes dirent tous les jours la Messe dans la sainte chapelle et y réciterent avec une ardente dévotion les litanies du Saint Nom de Jésus. Le peuple y accourait en foule, dès le point du jour, et le soir, quand on fermait la porte de l'église, plusieurs demandaient encore la grâce d'y entrer, n'ayant pu trouver place plus tôt. Il était touchant de voir cette foule envahissant le petit oratoire, se prosternant la face contre terre et crient pitié vers le Ciel. Leur confiance ne fut pas trompée, car il a été authentiquement constaté qu'aucun de ceux qui avaient eu recours au Divin Enfant ne fut atteint du redoutable fléau.

Il y en eut cependant un, mais sa maladie ne servit qu'à mieux faire constater la puissance de la dévotion au Divin Enfant. Atteint d'un mal qui résistait à tous les remèdes, il se mit au lit plein de confiance et récitant de ferventes prières. Il fut pris aussitôt d'un sommeil lourd et pesant, et lorsqu'il s'éveilla le mal avait disparu.

Une femme de son voisinage, ayant entendu raconter ce fait, ne voulut point croire à sa possibilité et se moqua de la dévotion à laquelle cet homme avait dû le salut. Mal lui en prit : le jour même, elle sentit les atteintes de la contagion, et le lendemain elle n'était plus qu'un cadavre.

Pour perpétuer le souvenir de ces bienfaits répétés, les Pères Carmes firent peindre la chapelle et élevèrent un nouvel autel, que l'on voit encore aujourd'hui.

Trois jeunes personnes de Prague sont surtout signalées, par les documents de l'époque, pour les faveurs obtenues et les marques de reconnaissance qu'elles donnèrent à leur divin protecteur.

La première, Anna Loragin, délivrée plusieurs fois de violentes douleurs, fit présent à la chapelle d'une magnifique lampe en argent, d'une remontrance splendide et des fonds nécessaires pour entretenir une lumière perpétuelle. En outre, elle voulut, toute sa vie, s'occuper des vêtements de l'Enfant-Dieu et avoir le privilège de l'en revêtir selon les temps et les fêtes.

La seconde, Sibylla Scheyermann, succéda à la précédente dans sa fonction de camérière de Jésus, et fit renouveler la châsse qui renfermait la gracieuse statue. Ses heures les plus heureuses étaient celles qu'elle passait en sa présence.

La troisième, Th. Schöffer, eut, en 1722, une hémorragie si forte que le sang lui sortait et du nez et de la bouche avec une abondance effrayante. La mort approchait, car il n'y avait pas eu moyen d'arrêter ce flux. Pleine de confiance dans le Divin Enfant, elle le supplia de le guérir, ou du moins d'arrêter l'écoulement, de manière à pouvoir encore une fois recevoir l'hostie sacrée. Le 20 août, elle pria son père d'aller porter à la chapelle un don qu'elle avait promis. Le pauvre père satisfit immédiatement à son désir, et fit de plus dire la Sainte Messe pour sa chère enfant mourante.

Le Frère sacristain, instruit de ces circonstances, lui envoya un des vêtements dont on avait précédemment revêtu la statue bénie. Porteur de ce trésor, le père de la jeune fille revint auprès d'elle et le lui fit mettre sur le cœur. Le médecin et le chirurgien étaient alors près de son lit; quel ne fut pas leur étonnement de voir les écoulements de sang s'arrêter aussitôt et le mal cesser complètement! Ils pensaient qu'il faudrait bien six mois avant que la malade pût quitter le lit et eût recouvré ses forces. Mais le médecin céleste se rit des calculs des hommes les plus savants; quelques jours après, il recevait de son trône d'amour les hommages de reconnaissance que lui apportait Th. Schöffer radicalement guérie.

Un orfèvre du nom de Wenceslas Schoettel avait, en 1730, fait une épingle d'or d'une grande valeur pour une dame riche de la ville. Au milieu, il devait placer un rubis précieux entouré de diamants. L'ouvrage était presque achevé, quand l'orfèvre fut pris de douleurs aiguës de goutte qui le forcèrent à garder le lit. Un jour, il demanda à sa femme de lui apporter l'épingle et le rubis qui se trouvaient dans une armoire, et lui en montra toutes les beautés. Cela fait, il regagna péniblement sa couche, et sa femme s'en alla à ses occupations domestiques, laissant les objets précieux sur la table. Un apprenti vint après, emporta le tapis sans s'apercevoir de ce qui se trouvait dedans et alla le secouer dans la cour.

Le surlendemain, momentanément délivré de son

---

mal, Wenceslas voulut reprendre son travail pour l'achever et le porter à la dame qui l'avait commandé. Quels ne furent pas son effroi et celui de son épouse quand ils constatèrent la disparition de cet objet précieux! On peut juger combien il grandit encore quand ils eurent constaté que l'objet était introuvable. Dans leur anxiété, ils pensèrent au divin protecteur de la cité, et firent aussitôt dire une messe à son autel. Pendant qu'on la célébrait, l'apprenti se rappela subitement qu'il avait secoué le tapis dans la cour. Il s'y rendit en hâte, suivi de ses patrons attristés. O joie! le rubis se montrait entre les pierres sous la gouttière du toit, et l'épingle aux brillants sortait du sable du jeu de quilles où l'on avait joué tous les jours sans la voir ni l'écraser! Retourner à la chapelle, y remercier leur Sauveur si miséricordieux, fut le premier mouvement de ces braves gens, et, délivrés de leurs angoisses, toute leur vie ils persévérent dans leur reconnaissance pour Celui qui les avait tirés du danger de perdre l'honneur et la liberté.

---

## CHAPITRE IX

## La place actuelle

La chapelle de Talmberg devient trop étroite pour la foule des adorateurs. — Translation de la statue miraculeuse dans l'église même de Notre-Dame de la Victoire. — La ville de Prague sauvée du pillage par le Saint Enfant Jésus. — Boulet de canon en argent. — Visite de l'impératrice Marie-Thérèse à la sainte chapelle. — Nouveaux bienfaits du Saint Enfant pour la ville de Prague. — Témoignages de reconnaissance. — L'autel de bois remplacé par un autel de marbre (1738-1784).

Il y avait quatre-vingt-quatre ans que le Divin Enfant avait établi son trône de grâce dans la chapelle de Talmberg. Une foule innombrable n'avait cessé de venir vénérer sa statue, et non moins nombreuses étaient les faveurs obtenues par les prières et les vœux des fidèles venus de toutes parts. Aussi la chapelle était devenue beaucoup trop étroite pour le

nombre toujours croissant des adorateurs. Plus d'une fois, pendant la Sainte Messe, à la communion des nombreux pèlerins, il s'était élevé de regrettables mais inévitables désordres. Souvent la chapelle était tellement comble que personne ne pouvait plus ni entrer ni sortir. Bien des fois on avait pensé soit à placer ailleurs la statue miraculeuse, soit à agrandir la chapelle. Différents plans avaient été dressés pour cet agrandissement, et l'on avait fini par s'arrêter à celui qui ajoutait à la chapelle les chambres adjacentes du couvent.

Mais bientôt survint la mort de l'empereur Charles VI. Sa fille ainée, Marie-Thérèse, la grande impératrice, mariée à François de Lorraine, lui succéda sur le trône. De toutes parts, des ennemis s'élevaient contre la jeune souveraine et prétendaient lui enlever l'héritage de ses ancêtres. Une guerre était imminente. En ces tristes conjonctures, les Pères du Carmel de Prague ne pouvaient plus songer à une bâtie, dont il leur eût été probablement impossible de payer les frais; et comme, d'autre part, ils ne pouvaient laisser l'image sacrée dans son étroite enceinte, ils prirent le seul parti qui leur restait, et transportèrent la statue de l'Enfant Jésus dans l'église même de Notre-Dame de la Victoire, sur l'autel de droite. Là, tout le monde pouvait la voir; là, de grandes foules pouvaient en approcher sans obstacle.

Cette translation eut lieu au mois de janvier 1741. L'autel avait été paré, pour la circonstance, des

ornements les plus riches de l'église; le temple regorgeait de monde.

A quatre heures et demie, le Père visiteur général vint en procession apporter la chère statue; il était accompagné de deux lévites portant, sur des coussins, la couronne et le globe du monde. On chanta le *Jesus dulcis memoria* et le *Te Deum*, qu'accompagnait une musique brillante. Tous les assistants pleuraient de joie. L'éloquente parole du Père Antoine, de Saint-Joseph, ravit tous les cœurs. La musique et les chants reprirent après le sermon et la bénédiction du Saint Sacrement, au milieu des élans de piété et d'allégresse de tous les assistants. Pour cette cérémonie, et au moyen des nombreux *ex-voto* qui brillaient sur tous les murs de sa chapelle, on avait fait à l'Enfant Jésus un habillement recouvert d'or et de pierreries, d'une richesse et d'une beauté incomparables. La noble dame de Textor y avait ajouté une dentelle tissée d'or, de perles et de pierres précieuses. On avait également préparé un tabernacle sculpté avec beaucoup d'art, couvert d'argent et d'or, et une châsse nouvelle d'une grande valeur.

Mais les bruits de guerre obligèrent bientôt les gardiens de l'église de Notre-Dame de la Victoire à mettre ces richesses en sûreté et à replacer la statue vénérée dans sa châsse et son tabernacle antérieurs. Comme nous venons de le dire, la mort de Charles VI fut cause d'une nouvelle et longue guerre qui attira sur la Bohême de nombreux malheurs. Le roi de

Prusse, Frédéric II, crut pouvoir profiter du gouvernement d'une femme pour reculer, aux dépens de l'Autriche, les frontières de son royaume. D'autre part, l'électeur de Bavière voulut se faire couronner empereur, s'emparer de la Bohême et d'autres Etats héréditaires de la maison d'Autriche. La France, toujours jalouse de la grandeur de cette maison, toujours prête à s'unir à ses ennemis, fussent-ils même les Turcs, entra en campagne pour soutenir les prétentions de l'électeur de Bavière, qui avait pris le nom de Charles VII.

En 1740, les Prussiens envahirent la Bohême et marchèrent sur Prague. Cette ville n'avait alors que trois mille hommes de garnison; une résistance sérieuse était impossible, et ses malheureux habitants n'avaient encore une fois autre chose à attendre que le pillage et l'incendie. Pleins d'anxiété, ils tournèrent leurs regards vers Celui qui les avait déjà tant de fois protégés. Ils placèrent à la porte de leurs maisons des images représentant le petit Jésus de Prague; on en mit même aux portes de la ville; beaucoup en placèrent à toutes les portes de leurs maisons. L'église de Notre-Dame de la Victoire était sans cesse remplie de fidèles implorant la protection du Divin Enfant. Cependant la ville était cernée de toutes parts, et trois fois elle fut sommée de se rendre. Le commandant, fidèle à son devoir, refusa toute négociation. Alors les Français commencèrent une canonnade si furieuse que les remparts tombèrent en poussière, et que les

soldats ennemis entrèrent dans la ville sans plus rencontrer d'obstacle.

Les habitants s'attendaient aux dernières extrémités; la conduite de l'ennemi les y avait habitués. Mais le divin protecteur veillait sur eux, et cette fois, par une exception remarquable, ni les Français ni les Allemands ne se livrèrent au pillage. Bien plus, cette épouvantable canonnade et la lutte armée qui la suivit ne coûtèrent la vie qu'à trente soldats; les boulets de canons ne firent aucun dommage dans l'intérieur de la ville.

La protection de l'Enfant Jésus était évidente pour tous; aussi la chapelle ne cessa pas d'être remplie de fidèles qui venaient lui témoigner leur reconnaissance. Une collecte faite par la baronne de Textor produisit les fonds nécessaires pour la confection d'un boulet de canon en argent, sur lequel on grava cette inscription latine formant chronogramme :

ANATHEMA QVOD PRÆSERVATA CIVITAS  
PRAGENSIS GRATIOSO JESVLO EXSOLVIT.

En voici la traduction : « *Ex-voto* présenté par la ville de Prague préservée au petit Jésus, son bienfaiteur. »

Ce témoignage de reconnaissance fut porté processionnellement à l'autel du Divin Enfant Jésus; les chœurs, la splendeur des ornements et des lumières, tout concourut à donner à cette cérémonie un caractère d'imposante solennité.

Au cours de l'été de l'an 1742, on apprend tout à coup l'approche d'une armée autrichienne. L'espoir renait aussitôt dans tous les cœurs; les habitants de Prague se portent en grand nombre, mais secrètement, par crainte des vengeances, dans la chapelle du Sauveur de la cité; ils implorent la délivrance et le triomphe de leur bien-aimée et légitime souveraine, l'impératrice Marie-Thérèse. Un moment il sembla que leurs prières n'étaient plus exaucées; une armée de secours arrivée de France força les troupes autrichiennes à négliger quelque temps la délivrance de Prague. Mais bientôt les choses changèrent de face, et, le 16 décembre, les événements militaires obligèrent les Français à évacuer la place, pour porter leur action là où elle devenait plus nécessaire à leur entreprise. Prague respira enfin, et l'on résolut de faire une grande solennité de neuf jours, pour fêter cet heureux événement. Une assemblée générale de la bourgeoisie décréta les cérémonies que l'on ferait à cette fin.

Le 29 avril 1743, Marie-Thérèse arriva enfin dans la cité délivrée. Son arrivée y fut accueillie avec une joie et un enthousiasme indescriptibles. Couronnée reine de Bohême, elle resta deux mois entiers dans sa fidèle capitale avec son impérial époux, François de Lorraine. Elle ne manqua pas de visiter la sainte chapelle, et édifa toute la ville par sa profonde piété.

La dévotion au Divin Enfant n'avait fait que grandir pendant ces temps de trouble et de désolation. Pour la seule année 1741, les registres de

l'église portent trois mille cinq cent huit messes célébrées en son honneur, à peu près dix par jour. Tous les vendredis, on y chantait une messe solennelle fondée par la baronne de Schwikofsky; les communions y étaient des plus nombreuses, et les *ex-voto* se multipliaient indéfiniment. En outre, il n'était guère de maison catholique qui ne voulût posséder l'image de l'Enfant-Dieu.

On remarque encore aujourd'hui un grand *ex-voto* pendu devant la porte de la sacristie et portant, sous le nom de « J. G. G. Schmids 1742 », l'attestation que les boulets qui grondaient de tous côtés autour de sa maison, et dont quelques-uns y avaient même pénétré, n'avaient cependant causé aucun dommage.

La paix dont jouissaient les habitants de Prague ne fut pas de longue durée. Le 1<sup>er</sup> septembre 1744, Frédéric II de Prusse envahit la Bohême avec trois armées, et le 21 du même mois quatre-vingt mille hommes se trouvaient déjà sous les murs de la ville. En trois jours, cent mille boulets étaient tombés dans son enceinte. Hors d'état de se défendre, Prague capitula pour éviter le pillage. Elle n'y échappa point cependant, malgré les engagements pris, et les Prussiens lui extorquèrent des millions. On remarqua toutefois que les personnes dévotes au Saint Enfant furent spécialement épargnées.

L'épreuve ne fut pas de trop longue durée. Battus en Bohême, les Prussiens durent abandonner Prague le 26 novembre, après avoir éprouvé des pertes

énormes. Tout le monde comprit que la main du divin protecteur n'avait pas été étrangère à ce résultat. Aussi la noblesse décréta une grande procession de reconnaissance, qui fut fixée au dernier jour de l'octave du Saint Nom de Jésus. Organisée avec grande pompe, la procession partit, au son des instruments et des cloches de la ville, de l'église de l'ordre de Malte pour se rendre à celle de Notre-Dame de la Victoire.

Ce fut un jour de triomphe pour le Divin Enfant; ce fut aussi un jour d'honneur pour la noblesse et la bourgeoisie de Prague, car ils signalèrent ainsi leur piété et leur reconnaissance.

Pour éléver un monument qui rappelât le souvenir de cette mémorable journée, on fit faire un baldaquin du prix de trois mille florins pour orner l'autel du Saint Enfant. C'était un objet d'une grande beauté, orné d'or et de pierreries, et l'on avait voulu qu'il fût de velours vert pour attester par sa couleur que les habitants de Prague plaçaient toute leur espérance en Jésus.

Douze ans après, leur foi fut de nouveau mise à l'épreuve : leur fidélité et leur grandeur d'âme furent à la hauteur des circonstances.

En 1756, Frédéric de Prusse avait recommencé les hostilités, et Prague avait encore été le point de mire de son ambition. Le siège dura du 30 mai au 19 juin et fut terrible; le journal de l'armée impériale porte que vingt-quatre mille sept cents bombes et quatre-vingt

mille boulets rougis au feu tombèrent sur la ville; des rues entières n'étaient plus qu'un monceau de cendres. Les assiégeants cherchaient surtout à détruire les édifices du culte.

Fidèles à leur foi et à leur souveraine, les assiégés soutinrent ces horreurs sans faiblir et mirent encore toute leur confiance dans le Fils de Dieu; aussi, le dix-neuvième jour de ce bombardement cruel, la victoire remportée à Kolin par les impériaux sur les Prussiens obligea ces derniers à lever le siège de Prague.

Délivrés de leurs angoisses, les habitants de Prague ne furent pas ingrats. Le conseil de régence fit faire un magnifique *ex-voto* pour remercier l'auteur de tout bien et le protecteur spécial de la cité, et une solennité religieuse fut célébrée dans le même but. Ce fut la dernière épreuve de ce genre qu'eut à subir la capitale de la Bohême. Dès lors elle vécut paisible et tranquille. La dévotion au Divin Enfant put s'y développer tout à l'aise jusqu'en 1784. Le seul événement qui mérite d'être signalé, c'est la substitution d'un magnifique autel de marbre gris et rouge à l'autel de bois qui avait jusque-là porté la chère statuette. On y ajouta la statue du Père Eternel, qui surmontait le tout, et celles de la Sainte Vierge et de saint Joseph, que l'on plaça des deux côtés, toutes trois en bois sculpté par un artiste du nom de Pierre Brachnen, lequel jouissait d'une grande réputation.

## CHAPITRE X

Développement de la dévotion  
au Saint Enfant Jésus

En Autriche, — en Allemagne, — en Portugal. — Nombreux exemples (1741-1780).

« **V**ENEZ à moi, vous tous qui êtes dans la peine, avait dit Notre Divin Sauveur; venez, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Nulle part on ne vit mieux la vérité et l'efficacité de cette parole divine que dans la ville de Prague au temps où y florissait la dévotion qui avait déjà valu tant de grâces et à la cité elle-même et à un grand nombre de ses habitants.

Il serait impossible de citer seulement tous les faits qui se rattachent à ce culte. La dévotion au petit Jésus de Prague s'étendait au loin, et des lettres de



remerciements arrivaient de tous les côtés de l'Autriche et de l'Allemagne. On trouve notamment mentionnées, comme ayant reçu des faveurs du célèbre protecteur de Prague, les villes dont les noms suivent : Agram, Ausberg, Augsburg, Branden, Brixen, Calburg, Coblenz, Kwasbourg, Lippe, Mindelhein, Munich, Oldenbourg, Bude, Pilsen, Postrum, Raab, Ratisbonne, Westersfeld, Vienne, Wurzbourg, Znaïm, etc., etc. Il serait impossible de rapporter tout ce que les chroniqueurs du temps ont écrit à ce sujet. Ce serait, d'ailleurs, raconter une suite de faits à peu près uniformes qui ne seraient d'aucune utilité au point de vue de l'instruction de nos lecteurs.

Quelques exemples suffiront pour leur édification.

Le 20 janvier 1749, une jeune fille de Prague, Thérèse Scheffer, se trouvait près d'un immense monceau de fagots de bois à brûler; l'édifice mal construit s'ébranla, on ne sait par quelle cause, et s'effondra tout entier, recouvrant le corps de la pauvre jeune fille. En voyant cette masse tomber sur elle, Thérèse invoqua le céleste Enfant; puis elle disparut sous les bois entassés. On croyait ne retirer qu'un cadavre, mais, ô joie! ô surprise! quand on eut écarté le formidable monceau, elle en sortit saine et sauve, sans avoir même une égratignure.

Le 9 septembre de la même année, le révérend A. Mayer, curé de Liebwiz, fut pris d'un violent mal de poitrine qui le mit bientôt à toute extrémité. Condamné à mourir d'un mal qu'on dit ne point

pardonner, il pria instamment le Divin Enfant et fut guéri contre toute attente.

Le 10 du même mois, une dame de Dresde, employée à la cour de Saxe, vint à Prague en pèlerinage apporter son témoignage de reconnaissance pour une guérison non moins merveilleuse.

Les archives du couvent des Carmélites de Saint-Polten contiennent un fait des plus remarquables et particulièrement intéressant.

L'électeur de Bavière, dans sa tentative pour enlever le trône à l'impératrice Marie-Thérèse, conduisait son armée, renforcée par un corps de vingt mille Français, à travers l'Autriche contre Vienne. Le 14 octobre, ils entrèrent dans Saint-Polten. A l'approche de l'ennemi, les filles de Sainte-Thérèse se mirent sous la protection du Divin Enfant de Prague, et placèrent son image à toutes leurs portes, comme celle d'un gardien assuré. Le Père vicaire vint dire la Sainte Messe devant l'image miraculeuse, et recommanda tout spécialement au Divin Enfant les saintes filles confiées à ses soins spirituels. Ce ne fut point peine perdue : tandis que les autres maisons avaient toutes à souffrir de la soldatesque, la maison de Sainte-Thérèse n'eut la visite d'aucun soldat, et garda la plus profonde paix au milieu des inquiétudes et des souffrances générales.

Les mêmes annales racontent qu'un soldat autrichien avait eu la tête tellement endommagée par une blessure qu'il ne pouvait plus avaler une goutte de

père désolé avait appelé à son aide ses confrères de la ville, mais leurs efforts et leur science étaient restés stériles : l'enfant était et devait rester à jamais privé de la lumière. Le père alors se décida à recourir au Divin Jésus, dont il avait entendu dire tant de merveilles ; il prit lui-même son fils entre ses bras et le porta devant l'autel, accompagné de sa mère éplorée. Mais voilà qu'au milieu de la Sainte Messe, l'enfant s'écrie tout à coup : « Mère, je vois ! Mère, voilà le petit Jésus sur l'autel ! » A dater de ce moment, la vue lui fut rendue entièrement, et jamais plus il n'eut à souffrir des yeux.

Il existe encore un témoignage signé du nom du liquide. Les Carmélites lui envoyèrent une image du petit Jésus, qu'on lui mit sur la tête. Le lendemain, le soldat, entièrement guéri, partit en baisant l'image sacrée et en la pressant sur son cœur.

En 1750, la cour de Lisbonne commanda plusieurs statues semblables à celle de Prague, et ses membres se les partagèrent pour s'assurer la protection divine. Une même image fut exposée à la vénération publique dans l'église des Pères Carmes.

A Brixen, une demoiselle anglaise, Thérèse Bader, était sur le point de devenir aveugle ; une messe dite devant la bien-aimée statue, une image déposée sur ses yeux, suffirent pour la guérir complètement et pour toujours.

Un médecin des plus renommés de Prague avait un fils que la petite vérole avait rendu aveugle ; son

père, J. de Vignet, médecin de la cour, certifiant la vérité du fait.

La comtesse Cécile de Zichy attestait également, en 1752, que tous les habitants de son château de Carlbourg, atteints d'une maladie contagieuse, avaient été subitement guéris après avoir imploré le Divin Enfant de Prague. En reconnaissance de cette faveur insigne, la comtesse fit placer une statue semblable à celle de Notre-Dame de la Victoire dans la chapelle du château, et y fit toute sa vie célébrer la Sainte Messe en actions de grâces.

Le 19 juillet 1756, un violent incendie s'était déclaré dans le village de Dornbirn, au Vorarlberg, et menaçait de détruire jusqu'à la dernière maison. Mais peu auparavant le curé de l'endroit avait fait placer une statue du Divin Enfant sur l'autel de l'église; le peuple se précipita à ses pieds pour demander secours et salut. A l'instant, le feu s'arrêta, et plus une seule maison ne devint la proie des flammes.

A la sanglante bataille de Prague, en 1757, un grenadier du nom de Rupert Ham avait reçu une blessure des plus graves. Une petite balle était entrée dans son pied droit, et le médecin n'avait point réussi à la retrouver. Le malheureux soldat gisait sur un grabat en proie aux plus horribles douleurs, par suite des nombreuses incisions qui avaient été pratiquées à son pied blessé. La pensée du petit Jésus de Prague lui vient alors à l'esprit; il l'invoque avec ferveur, promettant de faire dire la Sainte Messe en son honneur,

Le lendemain, la balle se montra aux yeux du médecin, qui put l'enlever sans torturer davantage le pauvre soldat.

En 1780, un enfant de la ville de Prague souffrait cruellement des yeux. Plusieurs fois, il avait demandé à ses parents de mettre sur ses paupières une image du petit Jésus; ils s'y étaient formellement refusés. Un jour, pendant l'absence de ses parents, il s'adressa à sa grand'mère, qui ne put résister à ses touchantes sollicitations. Elle lui toucha donc les yeux avec l'image bénie; aussitôt les douleurs s'apaisèrent, et, quand la mère rentra, elle trouva son fils parfaitement guéri de ce mal si pénible. En reconnaissance de cette grâce, elle offrit au Divin Jésus un œil en argent.

---

## CHAPITRE XI

## L'état actuel

Ordonnances de Joseph II. — L'église Notre-Dame de la Victoire devenue église paroissiale. — Restauration complète en 1878. — Culte constant de l'image miraculeuse. — Faveurs obtenues (1784 à 1883).

LA dévotion à l'Enfant Jésus de Prague n'avait fait que croître dans des proportions considérables, lorsqu'en 1784, les malheureuses ordonnances de l'empereur Joseph II semblèrent devoir mettre un terme à ces progrès. Egaré par des maîtres élevés à l'école des philosophes français, le nouvel empereur prétendait régenter l'Eglise et donner au culte une forme plus *raisonnable* et plus *moderne*. Le culte des images était réprouvé par les novateurs; beaucoup, entraînés par l'exemple et le respect humain, cessaient de leur adresser leurs hommages. Puis la suppression des ordres religieux vint priver l'église

de Notre-Dame de la Victoire et l'oratoire du Divin Enfant de ses soutiens les plus zélés. Les églises des cloîtres se fermaient partout; mais par une protection spéciale de la Providence, Notre-Dame de la Victoire fut changée en église paroissiale et échappa seule à la confiscation et à la dévastation.

La plupart des *ex-voto* furent enlevés, fondus, vendus ou volés; il n'en resta plus qu'un très petit nombre et des moins précieux. Toutefois, — et l'on ne peut méconnaître le caractère extraordinaire de ce fait, — la châsse si richement ornée et les vingt anges d'argent qui la soutiennent restèrent intacts. Le doigt de l'Enfant-Dieu était là certainement.

Le premier curé de la nouvelle paroisse fut Jean Raymond, de l'ordre de Malte, qui en prit possession le 5 décembre 1784, avec ses deux coadjuteurs, tous deux de l'ordre du Carmel. Depuis lors, l'ordre de Malte a donné successivement ses pasteurs à l'église de Notre-Dame de la Victoire.

Une grande partie du couvent des Carmes sert au gymnase allemand; le jardin est devenu la propriété du séminaire épiscopal, et le petit cloître avec l'ancienne chapelle sert de demeure au sacristain. L'église a été depuis plusieurs fois réparée, et, en 1878, elle fut complètement restaurée, en sorte qu'elle est aujourd'hui une des plus belles de la cité bohémienne.

La dévotion au Divin Enfant devait sans nul doute subir le contre-coup de ces malheureux circonstances et diminuer notablement, mais elle n'a pas cessé pour

cela. La chère statue est encore visitée par une foule de pèlerins. Son image est exposée dans beaucoup de maisons et d'églises de Prague, de Vienne, de Gratz et de cent autres villes. Et l'on peut voir encore aujourd'hui à Prague un grand nombre d'images du Saint Enfant qui datent des divers sièges mentionnés dans cet opuscule. Les grâces obtenues par la prière au petit Jésus de Prague n'ont pas cessé d'être nombreuses; mais, comme la relation n'en a plus été faite par écrit, le souvenir n'en a pas été conservé.

En voici, cependant, quelques-unes dont il existe des témoignages écrits :

En 1795, une bénédictine de Vilausen, au Tyrol, écrivait que l'invocation du Saint Enfant Jésus de Prague, dont elle possédait une image, l'avait délivrée de cuisantes douleurs et d'une maladie mortelle.

Une famille d'Alsace, qui avait également ce précieux trésor dans sa demeure, échappa aux fureurs des suppôts de la Terreur pendant la révolution française, tandis que dans les maisons voisines leur rage s'était exercée sans bornes ni pitié.

A Prague, il y a six ans à peine, un enfant du nom de Joachim Weiner était devenu aveugle par suite de la petite vérole. Sa mère affligée eut recours au Divin Enfant, avec une confiance et une piété très grandes. Un jour, elle alla à l'église de Notre-Dame de la Victoire pour y faire dire la Sainte Messe en faveur de son pauvre petit. Quand elle rentra, quelle

ne fut pas sa surprise! Sa fille courut à elle en lui criant : « Mère, Joachim voit! Joachim voit! », et l'enfant, tout souriant, jetait à sa sœur les grains d'une grappe de raisins que sa mère lui avait donnée avant de partir.

Dans une autre famille de Prague régnait une misère affreuse. Le père était sans ouvrage, la mère était malade, les enfants manquaient de pain, et le propriétaire menaçait de les mettre sur la rue; leur mobilier allait être vendu. Ces malheureux recoururent alors au petit mais tout-puissant protecteur de la cité, et le père se rendit à la chapelle, suppliant le Divin Enfant de venir à leur secours. En ce moment entra dans cette pauvre demeure un membre de la société de Saint-Vincent de Paul, qui, voyant ce douloireux spectacle, intéressa à ces pauvres gens un riche seigneur de la ville. Celui-ci leur envoya un secours généreux qui leur permit de traverser les temps difficiles et de conserver leur petit avoir.

C'est par la même dévotion que, le 22 février 1883, une femme qui devait subir une opération dangereuse et d'un succès presque impossible en sortit complètement saine et sauve, et fut radicalement guérie.

Il serait trop long de mentionner tous les témoignages de la protection efficace du Divin Enfant. Nous rappellerons seulement, pour terminer, un fait remarquable entre tous.

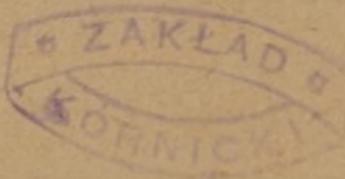
L'église Notre-Dame de la Victoire et l'autel où reposait la statue miraculeuse devaient être l'objet

de réparations qui rendaient nécessaire l'éloignement de la chère image. Les couvents de Prague se disputèrent l'honneur de lui donner asile, et, pour satisfaire tout le monde, on la porta successivement et comme en triomphe chez les Sœurs des Ecoles chrétiennes, les Pères jésuites, les Carmélites, les Sœurs grises, les Ursulines, les Elisabethines, les Borroméennes, les Rédemptoristes, les Sœurs de la Miséricorde, les Dames du Sacré-Cœur, et dans d'autres maisons encore.

Toutes rivalisèrent de zèle pour traiter avec les honneurs convenables le divin hôte qui daignait venir les visiter par son image.

Que chacun de nos lecteurs en fasse autant dans son cœur, et le Divin Enfant le comblera de grâces à son tour!





## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface . . . . .	5
Introduction . . . . .	7
Chapitre I. — Eglise de Notre-Dame de la Victoire. Ferdinand II et la guerre contre les protestants (1620). — Le Père Dominique de Jésus-Marie. — Tableau de Strakonitz. — Victoire de Prague. — Erection à Prague d'un couvent de Carmes et de l'église Notre-Dame de la Victoire (1624). — Etat actuel de cette église. — Eglise Sainte-Marie de la Victoire à Rome; sa destruction en 1883. . . .	17
Chapitre II. — Arrivée à Prague de la statue de l'Enfant Jésus. La princesse de Lobkowitz fait don aux Carmes de Prague de la statue de l'Enfant Jésus. — Dévotion des RR. PP. pour cette statue; béné- dictions qu'elle leur apporte (1628 à 1630) . . .	21

---

Chapitre III. — L'oubli.	
Etat précaire et vicissitudes diverses du couvent des Carmes de Prague. — Mutilation et oubli de la statue du Saint Enfant Jésus. — Châtiment. — Le Père Cyrille. — La statue est replacée dans le chœur de l'église; il veut la faire réparer. — Obstacles qu'il rencontre (1630 à 1637) . . . .	25
Chapitre IV. — Réparation de l'oubli.	
Grâce au zèle du Père Cyrille, la statue de l'Enfant Jésus est réparée et honorée dans l'intérieur du monastère. — Double générosité de Daniel Wolf. — Récompenses et châtiments (1637 à 1639) . . .	33
Chapitre V. — Grâces obtenues.	
Conversion et sainte mort d'un religieux de Prague. — Guérison de M <sup>me</sup> de Kolowrat. — Délivrance de Ferdinand III et de l'empire allemand. — Retraite des Suédois. — Vœu d'ériger une chapelle spéciale de l'Enfant Jésus (1639-1641) . . .	38
Chapitre VI. — Faute et châtiment.	
Une noble dame de Prague fait enlever la statue de l'Enfant Jésus. — Sévère châtiment de cette faute. — Un sacristain peu généreux pour l'Enfant Jésus .	43
Chapitre VII. — La nouvelle demeure.	
L'église de Notre-Dame de la Victoire est ornée et embellie par plusieurs bienfaiteurs. — La baronne de Lobkowitz fait ériger une chapelle spéciale à l'Enfant Jésus. — La récompense. — Diverses faveurs : le baron Ulric de Lobkowitz, le baron de Dissenbach, Fébronie de Pérenthal (1641-1654). . .	47
Chapitre VIII. — La chapelle de Talmberg.	
Ernest et François de Talmberg font élever dans l'église de Notre-Dame de la Victoire un oratoire en l'honneur du Saint Enfant Jésus. — On y transporte la statue miraculeuse, — Nouvelles faveurs	

---

et nouvelles grâces. — Le comte et la comtesse de Schlick. — La peste à Prague. — Nouvelles faveurs. — Nouvel autel dans l'église des Carmes. — Anna Loragin, Sybilla Scheyermann, Th. Schöffer, Wenceslas Schoettel (1634-1733) . . .	54
Chapitre IX. — La place actuelle.	
La chapelle de Talmberg devient trop étroite pour la foule des adorateurs. — Translation de la statue miraculeuse dans l'église même de Notre-Dame de la Victoire. — La ville de Prague sauvée du pillage par le Saint Enfant Jésus. — Boulet de canon en argent. — Visite de l'impératrice Marie-Thérèse à la sainte chapelle. — Nouveaux bienfaits du Saint Enfant pour la ville de Prague. — Témoignages de reconnaissance. — L'autel de bois remplacé par un autel de marbre (1738-1784).	61
Chapitre X. — Développement de la dévotion au Saint Enfant Jésus.	
En Autriche, — en Allemagne, — en Portugal. — Nombreux exemples (1741-1780) . . . . .	70
Chapitre XI. — L'état actuel.	
Ordonnances de Joseph II. — L'église Notre-Dame de la Victoire devenue église paroissiale. — Restauration complète en 1878. — Culte constant de l'image miraculeuse. — Faveurs obtenues (1784 à 1883) . . . . .	76

---





BIBLIOTEKA KÓRNICKA

120271